

Marlène Albert-Llorca

Les répercussions de l’affaire des “caricatures de Mahomet” sur les fêtes valenciennes de “Moros y Cristianos”: un débat autour de la tolérance religieuse

Dans la philosophie occidentale moderne, celle des Lumières plus particulièrement, la question du rapport entre foi et liberté a généralement été ramenée à celle de la tolérance religieuse, ou son contraire. Etre intolérant, en effet, c’est rejeter comme fausses, absurdes ou impies les religions auxquelles on n’adhère pas soi-même, ce qui peut conduire à priver leurs adeptes de la liberté de professer leur foi, voire à les rejeter hors du corps social. De tels comportements sont interdits dans des sociétés sécularisées comme les nôtres, où l’Etat garantit à chacun la liberté d’adhérer à la religion de son choix et de suivre ses prescriptions rituelles. Chacun a aussi, en vertu du même principe de liberté, le droit de marquer ses distances à l’égard d’une autre religion, voire de toutes les religions. La liberté d’expression peut-elle, cependant, justifier que l’on se moque des croyances d’autrui? N’est-ce pas là une forme d’intolérance?

La question a été soulevée, dans les dernières années, dans des cas où les adeptes de telle ou telle religion ont été confrontés à des propos ou des comportements qu’ils jugeaient injurieux à l’égard de leurs croyances. Ce type de débats a accompagné la sortie en salles du film de Scorsese “La dernière tentation du Christ” en 1988; il a ressurgi en 2011 à Paris lors de la représentation de la pièce “Sul concetto di volto nel Figlio di Dio” de Romeo Castellucci puis, la même année à Toulouse, à propos de celle de Rodrigo García “Golgota picnic”. Le rapport à l’islam a suscité des polémiques comparables. Ainsi en 2005, lorsque le journal danois Jyllands-Posten publia douze dessins représentant le prophète Mahomet d’une façon qui fut ressentie comme un outrage, d’abord par les musulmans installés au Danemark, puis par la plupart des pays islamiques.¹ Je me propose, dans cette contribution, de décrire les répercussions de cette affaire des “caricatures de Mahomet” dans le Pays valen-

¹ Pour une présentation factuelle du contexte de cette publication et des réactions qui s’ensuivent voir l’article de Wikipedia sur le web: http://fr.wikipedia.org/wiki/Caricatures_de_Mahomet_du_journal_Jyllands-Posten.

rien, en Espagne. Elle y a suscité un débat qui montre toute la complexité de l'exigence de tolérance.

1. «Mahoma», une idole à abattre

Dans la région de Valencia, une cinquantaine de villes ou de villages célèbrent chaque année, en l'honneur de leur saint patron, une fête de "Moros y Cristianos". Attestées depuis la fin du Moyen Age dans l'Europe chrétienne méditerranéenne – en Espagne et en Italie notamment –, ces fêtes mettent en scène les combats, réels ou légendaires, qui auraient opposé les chrétiens, entre le VIII^e et le XVIII^e siècle, à des groupes de religion musulmane désignés, selon les régions, comme Maures, Turcs ou Sarrasins.² Depuis la fin du Moyen Age, ce type de commémorations a eu une importance particulière en Espagne. Cela tient à la place qu'a tenue, dans son histoire, l'épisode de la «Reconquista», où les royaumes chrétiens de la péninsule s'attachent à "reconquérir" les territoires qu'ils avaient perdus au début du VIII^e siècle devant l'avancée de troupes musulmanes venues du Maghreb. La notion de «Reconquista» traduit, en réalité, la vision qu'ont voulu donner les idéologues du nationalisme espagnol d'un processus autrement complexe. Car cette guerre n'opposa pas toujours les chrétiens aux musulmans, certains seigneurs – le Cid est le plus connu d'entre eux – n'ayant pas hésité à passer d'un camp à l'autre en fonction de leurs intérêts personnels. L'occupation musulmane, en outre, dura plusieurs siècles, en particulier dans le sud de l'Espagne: le dernier royaume musulman de la péninsule, celui de Grenade, ne tomba aux mains des chrétiens qu'en 1492. Or, il est évidemment difficile de parler de "reconquête" à propos d'une région où les musulmans vivaient depuis sept siècles et qu'ils avaient profondément transformée.

L'important, pour mon propos, est cependant de souligner le sens qui fut donné à cette entreprise guerrière par les idéologues chrétiens. Parler de "reconquête", c'est dire que cette guerre avait un sens patriotique: le territoire occupé par les musulmans appartenait aux chrétiens parce que c'était celui de leurs ancêtres; il s'agissait donc bien de le "reconquérir". C'est dire aussi que ce combat avait une dimension religieuse: il s'agissait de faire ou de refaire de l'Espagne une terre catholique en expulsant les musulmans ou en les obligeant à se convertir, comme le firent Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, – appelés les «rois catholiques» – après la prise de Grenade.

La monarchie espagnole continuera, jusqu'au XVIII^e siècle, à se présenter comme le meilleur défenseur du catholicisme en Europe. Cela conduira les rois d'Espagne, comme l'a montré l'historienne de la littérature Maria Soledad Carrasco Urgoiti, à promouvoir les fêtes, spectacles ou pièces de théâtre qui prennent pour ar-

² On trouvera une présentation de l'histoire de ces fêtes et une étude de divers cas dans M. ALBERT-LORCA & J. A. GONZALEZ ALCANTUD, *Moros y Cristianos. Representaciones del Otro en las fiestas del Mediterráneo occidental*, Presses Universitaires du Mirail/Eds de la Diputación de Granada, Toulouse 2003, p. 192.

gument l'opposition entre chrétiens et musulmans.³ Lope de Vega, pour citer l'un des plus célèbres, écrit ainsi deux pièces situées au moment du siège de Grenade, épisode glorieux que l'on commence à commémorer très vite après 1492.⁴ Pour les Entrées royales, les grands événements politiques, des fêtes chrétiennes comme la Fête-Dieu, les villes organisent des spectacles fastueux pour célébrer la mémoire des victoires chrétiennes. Dans tous ces spectacles, on met en avant le sens religieux des combats, invariablement présentés comme une ordalie : la victoire de l'un ou l'autre camp prouve qui, d'Allah ou du dieu chrétien, est le vrai dieu. Or, ces simulacres s'achèvent toujours par la victoire des chrétiens.

La mise en scène du prophète Mahomet s'inscrit dans ce cadre. La première occurrence est antérieure à la fin de la «Reconquista», puisqu'elle date de la fin 1463. Pour célébrer les fêtes de la Nativité, le Connétable Miguel Lucas de Iranzo organisa à Jaén, ville qui se trouvait alors à la frontière entre les territoires chrétiens et musulmans, un simulacre de bataille auquel participèrent deux cents chevaliers de la ville, certains «en abito morisco» et les autres dans leur costume habituel. Voici, en résumé, la description que donne de ce spectacle le chroniqueur de Miguel Lucas de Iranzo.⁵

Les Maures, parmi lesquels un chevalier figurait le roi du Maroc, s'avancèrent vers le palais du Connétable: «[...] e trayan delante a su profeta Mahomad, de la casa de Meca, con su Alcoran e libros de su ley, con grant çirimonia, en una mula muy emparamentada; y en somo, un pano rico en cuatro varas que trayan cuatro alfaquies». ⁶ Quand la troupe fut arrivée devant le palais, le roi maure envoya des ambassadeurs porter une lettre au Connétable. Il y faisait référence à une bataille qui avait eu lieu la veille et où beaucoup de Maures étaient tombés, malheur qu'il attribuait au désintérêt de Mahomet pour les siens. Le roi invitait ensuite le Connétable et ses chevaliers à participer à un tournoi: «E si en aquesto como en la guerra vuestro Dios vos ayuda a levar lo mejor, luego el nuestro profeta Mahomad e los libros de nuestra ley que conmigo mandé traer seran de mí e de mis moros renegados». ⁷

Le tournoi, bien entendu, fut remporté par les chrétiens. Appliquant ce qu'avait promis leur roi, les Maures manifestèrent qu'ils reniaient leur foi en jetant par terre le prophète et les livres de la loi. «E con muchas alegrias e gritos, e con muchas tronpetas

³ M. S. CARRASCO URGOITI, *El moro retador y el moro amigo. Estudios sobre fiestas y comedias de Moros y Cristianos*, Publicaciones de la Universidad de Granada, Granada 1996, p. 248.

⁴ Cf. J. A. GONZÁLEZ ALCANTUD, *Estudio preliminar*, In M. GARRIDO ATIENZA, *Las fiestas de la toma (1891)*, Publicaciones de la Universidad de Granada, Granada, 1998.

⁵ J. M. CARRIAZO (éd.), *Hechos del condestable don Miguel de Iranzo*, Espasa-Calpe, Madrid 1940 (Colección de Crónicas españolas, 3).

⁶ «[...] et ils portaient en tête leur prophète Mahomet, de la maison de la Mecque, avec son Coran et les livres de sa loi, avec grande cérémonie, sur une mule très richement harnachée ; et, au-dessus, un dais de tissu précieux tendu sur quatre barres que portaient quatre docteurs de la loi» (*ivi*, p. 98, trad. personnelle).

⁷ «Et, si dans cette circonstance comme dans la guerre, votre Dieu vous aide à obtenir la victoire, moi et mes Maures nous renierons notre prophète Mahomet ainsi que les livres de notre loi que j'ai apportés avec moi» (*ivi*, p. 99, trad. personnelle).

e atabales, fueron con el dicho señor Condestable por toda la çibdad fasta la Madalena. Y en la fuente della lançaron al su profeta Mahomad, y a su rey derramaron un cantaro de agua por somo de cabeça en señal de bautismo».⁸

Ce texte étonnant a déjà été plus d'une fois commenté, notamment par les historiens du théâtre espagnol.⁹ Je m'arrêterai uniquement, pour ma part, sur la mise en scène de Mahomet. Certains des lecteurs de la chronique se sont demandé si le prophète était représenté dans la célébration par un acteur ou par une image, peinture ou effigie de peu de valeur puisqu'elle était destinée à être jetée à l'eau. Importe surtout pour mon propos le sens du cérémonial. Mahomet est porté sur une «mule très richement harnachée». Or, c'était une monture de ce type que chevauchaient les prélats dans leurs déplacements, du moins au moment où ils entraient dans une ville.¹⁰ Autre signe d'honneur, que l'on utilisait à la fois pour des dignitaires civils et religieux, le «dais de tissu précieux» tendu au-dessus du personnage. Sont également portés sous un dais, dans les processions, les images saintes ou l'hostie consacrée. Or on pensait bien souvent, au Moyen Age, que Mahomet était considéré par les musulmans comme une divinité et vénéré à ce titre. On pensait aussi, contre toute évidence, que les musulmans étaient idolâtres et vénéraient des images de Mahomet dans leurs lieux de culte.¹¹ Cette vision de l'islam et de la place qu'y tient le prophète Mahomet est totalement fautive, mais elle a pu inspirer le cérémonial mis en œuvre dans la fête décrite par le chroniqueur de Miguel Lucas de Iranzo, surtout si l'on suppose que le prophète y était représenté par une effigie.

La présence d'une effigie de Mahomet dans une fête est, ensuite, mentionnée dans une chronique du XVII^e siècle mais c'est, à ma connaissance, la seule attestation que l'on ait de cet usage jusqu'au XIX^e siècle.¹² A partir de cette époque, en revanche, on a de multiples témoignages de la place faite à Mahomet dans les fêtes ou spectacles évoquant les affrontements entre chrétiens et musulmans. Dans la Pastorale basque, ainsi, s'opposent toujours deux camps identifiés par la couleur de leur costume et le côté par où ils entrent en scène: les bons, en bleu, entrent par la droite;

⁸ «Puis, avec force cris et manifestations de joie, et en faisant sonner trompettes et tambours, ils traversèrent toute la ville avec le seigneur Connétable vers la fontaine de la Madeleine. Et ils jetèrent le prophète Mahomet dans la fontaine, puis versèrent un vase d'eau sur le sommet de la tête de leur roi, pour signifier qu'il se baptisait, et baisèrent la main de tous ses Maures» (*ivi*, p. 100, trad. personnelle).

⁹ CH. V. AUBRUN, *La chronique de Miguel Lucas de Iranzo. I. Quelques clartés sur la genèse du théâtre en Espagne*, in «Bulletin Hispanique» 14 (1942), pp. 40-60; L. CLARE, *Les formes dramatiques primitives du théâtre espagnol d'après Los Hechos del Condestable Don Miguel Lucas de Iranzo (1460-1470)*, in L. CLARE, J-P. DUVIOLS, A. MOLINIE-BERTRAND, *Fêtes et divertissements*, Iberica, Université de la Sorbonne, Paris 1997 (nQ 6), p. 230.

¹⁰ La mule chevauchée par les prélats est toujours de couleur blanche. La chronique de Miguel Lucas de Iranzo ne précise pas, en revanche, la couleur de la monture utilisée dans la mise en scène.

¹¹ Voir J. V. TOLAN, *Les Sarrasins. L'islam dans l'imagination de européenne au Moyen Age*, Aubier, Paris 2003 (Collection historique), p. 473.

¹² Le texte, une chronique de la ville de Axarquia de Màlaga (Andalousie) est cité par M. S. CARRASCO URGOITI, *La escenificación del triunfo del cristiano en la comedia*, in M. ALBERT-LLORCA & J. A. GONZÁLEZ ALCANTUD, *Moros y Cristianos*, cit., p. 28.

les méchants, en rouge, par la gauche. Or, au-dessus de la porte de gauche, est suspendue une marionnette appelée «l'idole» ou Mahomet que les acteurs du camp des "méchants" et les "satans" auxquels ils sont affiliés ne manquent pas de saluer en entrant en scène ou en en sortant.¹³ Dans plusieurs localités du Pays valencien, un mannequin appelé «Mahoma» figurait au XIX^e siècle dans la fête locale. Emblème du camp maure, il était hissé sur les créneaux du château de bois figurant la ville médiévale, enjeu du simulacre de combat, pour symboliser le fait qu'elle n'appartenait plus aux chrétiens. Quand ceux-ci la reprenaient, le mannequin était descendu du château, voire jeté sur le sol du haut des remparts; il s'y brisait ou était brisé à grands coups. A Biar, une petite ville de la province d'Alicante, on faisait exploser sa tête, préalablement bourrée de pétards, devant des spectateurs qui «tournant le dos au château [...] montraient leur derrière à l'odieux prophète».¹⁴

Pendant plusieurs siècles, donc, les fêtes de Moros y Cristianos semblent garder le même sens: proclamer la supériorité du christianisme sur l'islam et, en outre, le ridiculiser à travers le traitement infligé à l'effigie du prophète Mahomet. L'ethnographie des fêtes, au XX^e siècle, suggère cependant que la signification donnée à l'effigie et à ses manipulations s'est modifiée.

2. De «Mahoma» à «la Mahoma»

La plupart des enquêtes de terrain sur les fêtes valenciennes que j'ai effectuées, seule ou en compagnie d'autres chercheurs, ont eu lieu dans les années 1990. A cette époque, sept villes de la région faisaient sortir dans leur fête une effigie liée au camp maure et appelée, non plus «Mahoma», mais «la Mahoma». Ce glissement terminologique ne me semble pas insignifiant. Son sens apparaît mieux si l'on connaît le contexte rituel dans lequel on utilise ce mannequin.

Très semblable, par sa taille et sa facture, aux géants processionnels qui sortent dans la Fête-Dieu ou dans les fêtes patronales, les Mahomas sont soumises à des manipulations rituelles qui rappellent beaucoup celles des effigies de Carnaval. Ainsi, à Castalla et à Bocairent, après la reprise du château par les chrétiens, les membres de la compagnie maure chargée de «la Mahoma» la descendent du château où elle avait été dressée, puis la couchent sur un brancard et l'accompagnent en cortège jusqu'au local où elle va être déposée jusqu'à la fête de l'année suivante. Appelé «el entierro de la Mahoma», le rite est également présent dans bien des Carnavals d'Espagne et d'Europe. Cette dimension carnavalesque était encore plus nette à Agullent où, avant de détruire le mannequin, on présentait dans les premières décennies du XX^e siècle «el testamento de Mahoma»: l'on y passait en revue tous les manquements aux règles

¹³ Voir J. CARO BAROJA, *El estio festivo. Fiestas populares del verano*, Taurus Ediciones, Madrid 1984, pp. 127-130.

¹⁴ Je me permets, pour de plus grands développements sur cette histoire récente, de renvoyer à M. ALBERT-LORCA & J. P. ALBERT, *Mahomet, la Vierge et la frontière*, in «Annales HSS» 4 (juillet-août 1995), pp. 855-886.

qui avaient marqué la vie de la communauté durant l'année écoulée. Un rituel analogue a toujours lieu à Biar, où «la Mahoma», dressée sur une charrette, parcourt la rue principale de la ville avec, à ses pieds, un homme déguisé en femme et désigné comme sa mère et un autre homme appelé «el versador» parce qu'il est chargé d'adresser aux résidents des maisons qui se trouvent sur le trajet, en particulier les notables, des couplets satiriques. Ceux-ci ont été préparés par les «espías», un groupe d'individus présentés comme les espions du camp maure: vêtus de costumes burlesques, ils ont un comportement évidemment destiné à susciter le rire.

Le fait qu'une effigie représentant Mahomet est traitée comme un mannequin de Carnaval peut sans doute être interprété comme une insulte à l'égard de l'islam. Il faut noter, cependant, que ce n'est pas l'islam ou les musulmans qui sont moqués dans les fêtes mais, comme dans tous les rituels carnavalesques, les membres de la communauté locale qui ont enfreint ses règles éthiques. Soulignons aussi que «la Mahoma» porte, dans toutes les villes où elle existe (à l'exception de Beneixama), un costume qui est celui de la compagnie maure qui la prend en charge – le camp maure –, comme le camp chrétien, comprend presque toujours, en effet, plusieurs compagnies, identifiées par un nom et costume particuliers: Moros Marrocs, Moros Vells, etc. Or, cela suggère que «la Mahoma» est d'abord pour les habitants un personnage de la fête, bien plus qu'une effigie du prophète Mahomet.

Une autre donnée ethnographique va en ce sens. A Beneixama, il existe, non pas une mais deux Mahomas. Le camp maure en a une, dont les chrétiens faisaient exploser la tête lorsqu'ils reprenaient la ville aux maures. En possède une aussi la compagnie du camp chrétien appelée «Els Estudiants». Cette compagnie, dont le costume veut évoquer celui des étudiants du Siècle d'Or, est investie dans toutes les fêtes de la région d'une fonction parodique : à la place de l'épée ou de la lance que portent les autres compagnies, les Etudiants portent une grande cuiller de bois et défilent, dans le cortège qui ouvre les fêtes, de façon volontairement désordonnée. A Beneixama, cette compagnie organise, le jour qui suit la reconquête chrétienne, une séquence burlesque dont le but est, à la fois, de dénoncer les manquements à l'éthique commune des habitants et de leurs notables (comme le fait le «versador de la Mahoma» à Biar) et de parodier la fête: on y explique en effet que l'enjeu de la bataille entre Maures et chrétiens est, pour ceux-ci, de reprendre leurs femmes, qui sont parties avec les musulmans parce que ceux-ci les traitaient bien mieux que les chrétiens... Or, les Etudiants ont aussi une effigie, représentant un personnage public qui a défrayé la chronique pendant l'année. A la fin de la séquence parodique animée par les Etudiants, on la faisait aussi exploser. Or, elle était communément appelée jusque dans les années 2006 «la Mahoma dels Estudiants». Le terme *la Mahoma* avait donc fini par être un synonyme de «le mannequin festif».

Le cas de la petite ville de Biar est également révélateur de la multiplicité des significations qui ont pu être attachées à «la Mahoma». A Biar, je l'ai déjà indiqué, on détruisait le mannequin, au XIX^e siècle, en faisant exploser sa tête. Le rituel, qui prit fin à une date inconnue, fut remplacé par un autre, qui est encore bien vivant aujourd'hui. Biar, à la fin de sa fête, célébrée au début de mois de mai en l'honneur de la Vierge de Grâce, remet sa Mahoma aux représentants des Maures de Villena, une

ville située à sept kilomètres de Biar et qui célèbre sa propre fête en septembre; à la fin de celle-ci, elle est ramenée à Biar, qui la conserve jusqu'à sa fête. Signe des multiples liens qui unissent les deux villes (liens qui n'excluent pas les tensions, du fait, entre autres choses, que l'on parle le valencien à Biar et le castillan à Villena), la circulation de la Mahoma est aussi, pour Biar, un moyen de se valoriser symboliquement par rapport à sa voisine, dix fois plus peuplée qu'elle. Aussi les habitants de Biar soulignent-ils toujours que la Mahoma leur appartient et qu'elle ne va à Villena qu'avec leur permission.

Cet enjeu explique que les habitants de Biar valorisent leur Mahoma à un degré tout à fait étonnant. Sans entrer dans le détail d'une ethnographie exposée dans un autre travail,¹⁵ je dirai seulement que la Mahoma fait l'objet, à Biar, d'un respect presque religieux. Plusieurs personnes, habitants de cette ville ou de bourgades proches, nous ont dit qu'elle était, pour les habitants de Biar, «comme la Vierge», patronne de cette ville. Un des habitants de Biar nous a dit aussi, pour justifier cette étrange dévotion, que de nombreux maures étaient restés dans la région après la fin de la Reconquista et que Mahomet est pour les musulmans ce qu'est le Christ pour les chrétiens. Était presque dit, ainsi, que l'ascendance maure de la population de Biar justifie qu'elle rende une sorte de culte à la Mahoma, visiblement référée par cet interlocuteur au prophète Mahomet.

Biar est certainement un cas exceptionnel. Il n'en est pas moins révélateur sur plusieurs plans. On y trouve, tout d'abord, comme on vient de le dire, la revendication de la fidélité à l'ascendance maure, revendication également présente ailleurs – y compris à Beneixama. Cela amène beaucoup de Valenciens à expliquer que leurs fêtes n'ont pas pour but d'exalter les combats victorieux de la Reconquista mais sont plutôt un moyen de faire revivre, à travers la richesse des costumes maures, la splendeur de la civilisation de l'Espagne musulmane. Ils disent aussi que ces fêtes réactivent les longues périodes où musulmans et chrétiens, loin de se faire la guerre, coexistaient pacifiquement – ce que font les Maures et Chrétiens de la fête dans les locaux où ils se retrouvent pour boire, manger et danser. Interprétées à la lumière d'une lecture du passé qui vise manifestement à rompre avec la lecture qu'en ont donné les idéologues franquistes, les fêtes trouvent aussi leur sens dans la volonté de leurs acteurs de célébrer la dignité de leur ville, qui s'enorgueillit de célébrer des fêtes somptueuses. On ne saurait, en particulier, comprendre la valeur donnée par les habitants de Biar à leur Mahoma sans prendre en compte ces enjeux locaux. Ils ont aussi joué un rôle à Beneixama. C'est sans doute, en partie au moins, pour se différencier de sa voisine, Biar, que Beneixama avait deux Mahomas qu'elle détruisait violemment toutes deux, Biar manifestant quant à elle un respect jugé excessif à l'égard de la sienne.

Dernier intérêt du cas de Biar, manifester l'ambiguïté du sens donné à l'effigie : la Mahoma est d'abord, sans aucun doute, un des emblèmes identitaires de Biar et de

¹⁵ Cf. l'article cité dans la note 14.

sa fête, mais elle est aussi, en quelque manière, une représentation du prophète. C'est cette ambiguïté qui a été au centre des débats que l'on va évoquer maintenant.

3. Les Maures des fêtes et les vrais musulmans

En septembre 2005, éclate l'affaire des caricatures de Mahomet. Spontanément, l'association locale des fêtes de Bocairent, la seule bourgade, avec Beneixama, où l'on malmenait encore le mannequin, décide de ne pas y mettre le feu, ce que l'on faisait, après la victoire chrétienne, avant de le jeter au bas du château puis de simuler son enterrement. Beneixama, qui célèbre sa fête quelques mois plus tard, décide également de ne plus faire exploser sa Mahoma.

De telles décisions avaient déjà été prises dans les autres villes de la région qui avaient une effigie de ce type dans les années 1960-70. Selon plusieurs de nos informateurs, elles furent motivées par les appels du concile Vatican II à l'œcuménisme et au dialogue interreligieux, appels qui furent relayés par la fédération régionale des associations locales des fêtes. Plusieurs données expliquent que Bocairent et Beneixama suivirent le mouvement en 2006. La peur tout d'abord. Des attentats meurtriers avaient été perpétrés par Al-Qaida à la gare d'Atocha, à Madrid, le 11 mars 2004, et personne ne l'avait oublié. Par ailleurs, en 2002, la communauté musulmane d'Ontenyet avait protesté contre une des scènes du défilé des compagnies qui ouvre la fête de *Moros y Cristianos*. La compagnie maure des Omeiyades avait décidé de dérouler devant les pieds de ses membres, durant le cortège qui ouvre la fête, un tapis où avait été brodée une phrase en arabe. Les membres de la compagnie l'avaient lue dans un livre sur le Califat omeiyade en Espagne et avaient voulu la reproduire pour son effet décoratif. Aucun d'entre eux ne connaissait l'arabe et ne savait, donc, qu'il s'agissait de la profession de foi de l'islam: «Allah est tout puissant et Mahomet est son prophète». La communauté musulmane d'Ontenyet, qui comprenait alors 400 personnes,¹⁶ s'émut et demanda des excuses, qui lui furent aussitôt présentées.

Prenait ainsi fin ce que l'on pourrait appeler le temps de l'innocence des acteurs des fêtes. Innocence due d'abord au fait qu'il y avait peu de migrants venus du Maghreb dans le Pays valencien jusqu'au début des années 2000. Or, en leur absence, il était possible de dénier qu'il y ait un rapport entre «la Mahoma» et «Mahoma»; possible, plus généralement, de penser que les fêtes manifestaient l'harmonie entre Maures et chrétiens, harmonie d'autant plus facile qu'il s'agissait de s'entendre avec des Maures de comédie... La présence de vrais musulmans est venue troubler le jeu et a obligé à prendre conscience que la destruction rituelle des Mahomas, voire leur simple présence dans la fête, pouvait être interprétée comme une injure à l'égard de l'islam. Fut même soulevée la question de la légitimité des fêtes elles-mêmes.

Je n'ai suivi le débat sur le sort qu'il fallait réserver aux Mahomas, voire à la fête, qu'à travers la presse et les forums des communautés locales sur Internet. Y

¹⁶ La ville compte 30 000 habitants.

sont intervenus, avec des positions plus ou moins radicales, les représentants des communautés musulmanes en Espagne. Parmi les Valenciens, il y eut également des prises de position différentes. La droite prit fait et cause en faveur de la tradition et le «Partido Popular» demanda même à l'Unesco de déclarer les fêtes «patrimoine immatériel de l'humanité» pour assurer leur conservation. Fut également avancée l'idée que l'intolérance était du côté des musulmans que l'on accusa, sur un plan général, de pratiquer le terrorisme et, localement, de contester aux Valenciens le droit de perpétuer une tradition inscrite dans leur culture. Les partisans de la gauche, et plus particulièrement du parti socialiste, prirent des positions différentes. A l'exemple du premier ministre, Zapatero, qui avait prôné "l'alliance des civilisations" (contre l'idée bien connue de "choc des civilisations") ils se prononcèrent en faveur de la discussion et du compromis. La position se révéla féconde. Les représentants de la communauté musulmane déclarèrent que les fêtes étaient, en effet, une "tradition" qui ne portait pas atteinte à l'islam, pas plus que la présence dans les fêtes de « Mahomas », acceptée dès lors qu'elles n'étaient pas la cible d'actes ou de discours agressifs.

Dans les forums d'internet, les mêmes arguments furent échangés, mais le débat porta aussi sur la question de la tradition et, à travers elle, du sens de la fête. Supprimer « la Mahoma » ou, du moins, arrêter de la détruire, était-ce affecter la nature des fêtes ? Fallait-il, du reste, conserver des fêtes qui heurtaient les musulmans et que certains internautes jugeaient archaïques ou devait-on les transformer et si oui, comment?

4. Conclusion

Je n'ai pas à me prononcer, en tant qu'anthropologue, sur la question de savoir de quel côté, musulman ou chrétien, était l'intolérance, religieuse ou culturelle. Et j'aurais, du reste, bien du mal à le faire. A travers cet exemple, j'ai surtout voulu montrer la complexité des situations qui soulèvent la question de la tolérance religieuse. Voulu montrer, aussi, l'importance que revêt, dans ce domaine, la confrontation concrète avec un Autre que l'on connaît bien souvent fort mal.

Une dernière réflexion. Il faut sans doute se réjouir que les villes valenciennes aient cessé d'effectuer un rituel qui heurtaient la sensibilité religieuse des musulmans. Il reste que, dans le Pays valencien comme ailleurs, existent aussi des manifestations de racisme à l'égard des immigrés du Maghreb. Cela oblige sans doute à réfléchir sur les rapports et les différences entre tolérance religieuse et tolérance culturelle, et sur ce qui motive les attitudes racistes. Ce n'est certainement pas facile.